

## 1.1 Pourquoi choisir l'Ouzbékistan ?

Tu ne vas pas en Ouzbékistan par accident. Personne ne se réveille un matin en se disant “tiens, si je partais vivre entre un désert brûlant et une ville futuriste pleine de Lada trafiquées ?”. Pourtant, une fois que tu mets les pieds à Tachkent ou à Samarcande, tu te rends compte que le pays a quelque chose de magnétique. Ce n'est pas l'Occident, ce n'est pas le Moyen-Orient, ce n'est plus vraiment l'Asie soviétique : c'est un territoire en mutation, ambitieux, où tout avance doucement... mais sûrement.

La première chose qui frappe, c'est la vitesse des chantiers. Des immeubles neufs poussent à côté de bâtiments soviétiques fatigués, les routes se refont la peau, les hôtels surgissent au milieu de quartiers résidentiels. Ce n'est pas de la spéculation folle comme à Dubaï, c'est de la croissance à l'ouzbek : pragmatique, stable, méthodique. Le gaz, l'uranium, l'électricité, le textile, l'agriculture... tout tourne, et l'État mise gros sur l'énergie et l'agro-industrie. Si tu cherches un pays qui bouge, sans la guerre des egos et des start-up bullshit, tu es au bon endroit.

Depuis 2017, c'est encore plus visible. Mirziyoyev a secoué le système : ouverture des visas, volonté d'attirer des entreprises, discours orienté vers l'international. Tu le sens dans les aéroports rénovés, dans les campagnes de communication, dans la manière dont l'administration te regarde quand tu dis que tu veux t'installer : plus de suspicion soviétique, mais pas encore l'efficacité scandinave. C'est un pays qui apprend, et ça se voit.

Astuce de survie : quand tu t'installes dans un pays en transition, tu profites d'opportunités que personne ne voit encore. Enseignement, IT, agriculture moderne, tourisme intelligent : si tu arrives avant la vague, tu deviens la vague.

On va être honnêtes : oui, il y a un autoritarisme modéré. Tu ne viens pas ici pour militer, tu ne viens pas pour réinventer la démocratie. Mais pour vivre tranquille, travailler proprement et élever une famille sans regarder par-dessus ton épaule, c'est un des pays les plus sûrs de la région. La police est visible mais pas agressive, les rues sont calmes, et même tard le soir, une femme seule peut rentrer chez elle sans se sentir traquée. Tu n'auras pas cette insouciance partout.

Le coût de la vie est un argument que beaucoup brandissent avec enthousiasme. Il est réel, mais il faut comprendre comment il fonctionne. Si tu vis hors Tachkent, tu peux t'en sortir avec presque rien : nourriture locale, transports bon marché, logement simple et correct.

À Tachkent, ça grimpe, surtout dans les quartiers modernes. Le piège, c'est d'importer son mode de vie européen : produits importés, restos tendance, gadgets occidentaux. Là, ton budget fond aussi vite que la neige en mai.

À éviter : croire que "tout est pas cher". Oui, les plov à 1 euro existent. Mais les expatriés finissent rarement par vivre au tarif local, parce qu'ils veulent eau filtrée, restos avec menus en anglais et appartements équipés. Si tu veux rester économe, il va falloir jouer local.

Le climat n'a pas de pitié. L'été peut dépasser les 40 degrés, le désert n'est pas là pour faire joli, et l'hiver te rappelle que la Russie n'est pas si loin. Pourtant, cette géographie marque ton quotidien : montagnes pour respirer en été, vallées fertiles où tout pousse, et des nuits étoilées que tu ne verras jamais depuis une ville européenne saturée de néons. Le pays est rude, mais beau.

Conseil d'initié : en été, les expatriés qui survivent sont ceux qui maîtrisent l'art du ventilateur, du thé glacé et de la sieste stratégique. À partir de 14h, tu ne combats plus la chaleur, tu négocies avec elle.

La connectivité surprend. Les trains Afrosiyob sont rapides, modernes et ponctuels, un peu comme si la SNCF avait eu une illumination. Les vols vers Dubaï, Istanbul, Moscou ou Séoul sont réguliers, pratiques et abordables. C'est un pays enclavé, oui, mais pas isolé. Une fois que tu as compris comment fonctionne l'écosystème aviation+train, tu peux traverser le pays ou rejoindre l'international sans faire un pèlerinage administratif.

Règle invisible : ne t'imagines pas débarquer à l'aéroport et trouver des taxis qui parlent anglais. Tout passe par Yandex, par la négociation ou par un sourcil levé. Prépare ton adresse écrite en russe ou en ouzbek, sinon tu vas faire un tour touristique malgré toi.

La politique migratoire est un peu comme la météo : ça peut changer en cours de route. Les visas touristiques et business sont simples, rapides et en ligne. Trente jours, soixante jours, quatre-vingt-dix selon ton profil. Le problème, c'est le long terme : permis de travail limités dans le temps, renouvellements parfois capricieux, et un statut de résidence qui n'existe vraiment que si tu as un contrat béton avec une entreprise locale.

Pourtant, et c'est là que l'Ouzbékistan est intéressant, l'économie a besoin de compétences. Enseignants, ingénieurs, agronomes, développeurs, experts en hôtellerie et tourisme : les portes sont ouvertes, même si personne ne t'applaudira en arrivant. Ici, la reconnaissance sociale vient après. Tu travailles, tu t'intègres, tu deviens utile, et le pays t'accepte.

Tu comprendras vite que l'Ouzbékistan est une contradiction vivante. Il est conservateur mais pragmatique, rural mais ambitieux, musulman mais tolérant, soviétique mais tourné vers le futur. C'est un endroit où les vieilles mosquées cohabitent avec des cafés hipsters, où les tapis artisanaux servent de décor à des étudiants en informatique qui travaillent sur des startups que tu n'aurais pas imaginées ici.

À éviter : croire que parce que le pays n'est pas aussi "développé" que l'Europe, tu vas "apporter le progrès". Les Ouzbeks détestent cette attitude coloniale. Respecte leur rythme, leur organisation, leur manière de faire, et tu seras accueilli comme un voisin, pas comme un donneur de leçons.

La vraie raison de venir ? Tu peux construire ici une vie simple, stable et humaine. Personne ne te court après avec des injonctions de productivité permanente. Tu peux travailler correctement, avoir un appart confortable, voyager, rencontrer des gens, et sentir que tu fais partie d'un pays en mouvement. Quand tu fais ton premier plov partagé sur une table en plein air, avec un gamin qui te propose du thé sans rien attendre en retour, tu réalises que l'expatriation ne se mesure pas en mégabytes de Wi-Fi ou en nombre de centres commerciaux.

Ce pays n'est pas parfait. Tu vas t'énerver devant une administration opaque, tu vas transpirer dans des taxis climatisés à moitié, tu vas râler quand on te dit "demain" pour dire "peut-être jamais". Mais si tu sais rire, si tu sais t'adapter, si tu as envie de vivre ailleurs qu'à l'intérieur d'une carte postale, l'Ouzbékistan peut être une destination étonnamment juste.

À la fin, tu ne viens pas ici pour te cacher du monde. Tu viens parce qu'il y a encore des choses à bâtir, à comprendre, à partager. Et si tu restes assez longtemps, tu vas t'attacher: à la lenteur, aux sourires, à la terre rouge du désert, à la lumière sèche du matin. Ce pays a un charme qui ne crie pas, mais qui s'incruste. Et c'est souvent le genre de charme qui dure.

## 1.2 À quoi s'attendre concrètement

L'Ouzbékistan n'essaie pas de t'en mettre plein la vue avec des slogans "modernité et innovation" sur chaque panneau publicitaire. Tu découvres le pays à travers ses détails : un guichet administrativement glacial mais où l'on te propose du thé après trente minutes, un taxi qui t'embarque sans ceinture mais te conseille une boulangerie incroyable, un banquier qui tamponne dix fois ton contrat avant de te dire que ce n'est pas le bon formulaire. Si tu arrives avec l'idée que l'administration sera fluide et numérique, tu vas souffrir. Ici, chaque papier doit être vu, revu, tamponné, signé, re-tamponné, parfois par deux personnes différentes dans le même bureau. Et si quelqu'un te dit "reviens demain", c'est rarement une invitation. C'est un avertissement poli.

Tu vas vite comprendre que la présence physique est reine. Beaucoup de démarches se font en personne, parfois dans plusieurs bâtiments différents, et l'ordre des étapes semble avoir été inventé pour tester ton mental. Astuce de survie : ne pars jamais faire des démarches officielles sans copies papier de chaque document, ton passeport, ton adresse écrite en russe, deux photos d'identité et ton téléphone chargé. Tu éviteras au moins trois aller-retours inutiles. Chaque expat a une anecdote où il a fait deux heures de voiture pour obtenir un tampon minuscule que personne ne regardera plus jamais. C'est le système : personne n'en est surpris, tout le monde s'en accommode.

Le visa est simple à obtenir si tu viens en touriste ou pour une mission courte. Tu fais tout en ligne, ça arrive assez vite, et personne ne t'embête tant que tu restes dans la durée autorisée. Là où ça se complique, c'est si tu veux t'installer. Les prolongations sont rares, les règles changent et le permis de travail doit être obtenu avant l'embauche officielle. Tu peux travailler pour une entreprise, mais elle doit être enregistrée pour employer des étrangers. Beaucoup de nouveaux débarquent avec un "on verra sur place". Mauvaise idée. Sans contrat local, tu restes en mode touriste premium.

À éviter : croire que "si tu as l'argent, tout est facile". Ici, l'argent simplifie certains trucs, mais il ne remplace pas les formalités. Le tampon est roi, et parfois le système te regarde avec un sourire qui veut dire : "tu peux être riche, mais tu vas patienter comme tout le monde".

Tu trouveras des logements abordables, largement moins chers qu'en Europe. Mais tu dois savoir lire entre les lignes des annonces. Les appartements neufs sont propres, modernes, climatisés, sécurisés, mais souvent chers pour le marché local. Si tu descends en gamme, tu peux te retrouver dans un immeuble soviétique où l'ascenseur est plus décoratif que fonctionnel, ou dans un appartement avec une plomberie qui a une personnalité instable. Ce n'est pas la misère, loin de là, mais il faut accepter que le confort n'est pas toujours homogène.

Le revenu moyen est bas. Ce n'est pas un pays où tu viens t'enrichir rapidement, sauf si tu es entrepreneur dans un secteur très précis. Les expatriés vivent bien, mais sans les standards européens : pas de fromages importés sans payer une fortune, pas de cinéma Dolby Atmos à tous les coins de rue, pas de choix infini de produits bio. En revanche, tu peux manger correctement, te déplacer sans te ruiner, profiter de la vie, voyager dans le pays, et même mettre de l'argent de côté si tu sais gérer.

Le niveau d'anglais reste limité. À Tachkent, tu trouveras des jeunes qui le parlent correctement, surtout dans les cafés branchés, les coworkings et les universités. En dehors des grandes villes, oublie. Le russe reste la langue de travail informel, du commerce, des taxis et de beaucoup d'administrations. L'ouzbek, lui, est la clé des relations humaines et du respect. Règle invisible : si tu essayes de dire quelques mots en ouzbek, même mal, tu gagnes immédiatement des points de crédibilité. Les gens apprécient l'effort, et soudain, tout devient plus simple.

Pour la banque, prépare-toi à revenir quinze ans en arrière. Les paiements sans contact sont rares, et beaucoup de commerces fonctionnent encore en mode espèces ou avec les cartes locales UzCard et Humo. Les cartes Visa et MasterCard passent parfois, parfois pas. Ce n'est pas prévisible. Tu as donc intérêt à avoir du cash sur toi, mais sans tomber dans le porte-feuille gonflé façon film de mafieux. Les distributeurs existent, mais certains ne reconnaissent pas les cartes étrangères. Ça s'améliore, mais lentement.

Conseil d'initié : ouvre un compte local dès que possible. Même si l'appli bancaire fait un peu "interface Windows 95", elle te sauve la vie pour payer ton loyer, tes factures ou commander un taxi. Et surtout, personne ne te demande pourquoi tu veux payer en carte locale : c'est le standard.

Internet est correct à Tachkent, parfois bon, surtout dans les réseaux récents. Ailleurs, c'est une loterie. Les coupures existent, les débits peuvent tomber sans prévenir, et certaines plateformes sont filtrées. Rien de dramatique, mais il vaut mieux avoir un VPN fiable installé avant d'arriver. Les habitués savent qu'une réunion Zoom depuis le désert de Kyzylkoum, c'est du sport. Dans les grandes villes, tu pourras télétravailler sans crise de nerfs... la plupart du temps.

La société ouzbèke fonctionne sur un rythme lent, posé, où personne ne s'énerve en public. La hiérarchie sociale est réelle, mais elle est douce. Personne ne te hurle dessus, personne ne te pousse dans le métro. Ici, on discute, on négocie, on explique, même quand c'est compliqué. À éviter : jouer au touriste pressé qui tape sur la table. Tu vas juste te fermer des portes. La confiance est la véritable monnaie locale.

Pour la santé et l'éducation, c'est très simple : en ville, c'est correct. Pas luxueux, mais fonctionnel. Tu trouves de bons médecins, des hôpitaux privés propres, des écoles internationales honnêtes. Dès que tu sors des centres urbains, la qualité chute. L'équipement devient rudimentaire, la formation du personnel inégale et l'accès aux spécialistes quasi absent. Ce n'est pas une surprise, c'est la réalité d'un pays qui investit beaucoup en ville avant de moderniser la campagne.

Si tu veux comprendre l'Ouzbékistan, tu dois accepter une règle fondamentale : rien ne sert de se battre contre le rythme local. Ici, le temps n'est pas perdu, il est vécu. Les démarches sont lentes, les transports parfois capricieux, les connexions internet un peu fatiguées, mais si tu sais t'adapter, tu te sens étonnamment bien. Tu échanges avec les voisins, tu prends le thé, tu regardes la vie se dérouler sans que tout explose en permanence.

La vraie surprise, c'est que ce pays ne demande rien d'extraordinaire. Il te demande juste de jouer le jeu : patience, respect, adaptation. Si tu fais ça, tu découvres un endroit où vivre devient plus simple, même sans les artifices modernes. Et quand quelqu'un te propose un morceau de pain chaud sorti du four d'argile, tu comprends que parfois, le confort se mesure autrement que sur un tableau Excel.

### 1.3 Aperçu culturel rapide

Tu peux vivre dix ans en Ouzbékistan sans parler la langue, sans connaître l'histoire, sans comprendre la politique. Mais si tu ignores la culture, tu te plantes. Ce pays fonctionne sur des codes précis, pas écrits sur des panneaux, mais dans la vie quotidienne. L'erreur classique des expatriés, c'est de regarder le pays avec des lunettes occidentales : ici, la logique est autre, mais elle est cohérente.

La première valeur, c'est l'hospitalité. Pas l'hospitalité marketing des brochures touristiques, mais celle qui te surprend. Tu rencontres quelqu'un, il t'invite à boire un thé. Tu acceptes, et soudain tu te retrouves à table avec sa famille, des plats qui n'en finissent plus, et un oncle qui te raconte l'histoire du quartier. Ce n'est pas un piège, ce n'est pas une stratégie : c'est culturel. Conseil d'initié : si tu refuses l'invitation sans raison valable, tu envoies un message de distance ou de mépris. Ici, on partage avant de juger.

Le respect des aînés est la colonne vertébrale de la société. Peu importe ton statut, ton argent, ton passeport. Si une personne plus âgée entre dans la pièce, tu changes de posture, tu salues avec la main sur le cœur, tu surveilles ton langage. Les grands-parents ne sont pas mis dans un coin : ils dirigent, ils tranchent, ils bénissent. Et tu ne contredis pas un aîné en public, jamais.

À éviter : se croire moderne et "au-dessus" de ces codes. Ici, celui qui parle plus fort n'a pas raison. Celui qui respecte gagne.

La religion est présente sans fanatisme. C'est un pays musulman, mais la pratique est souvent douce, familiale, plus culturelle que rigoriste. Tu entends l'appel à la prière, tu vois des femmes voilées, mais aussi des femmes non voilées sans pression visible. Les jeunes sortent, travaillent, voyagent. Tu peux boire de l'alcool sans être regardé comme un criminel, mais tu le fais avec discrétion. Ce n'est pas l'Arabie saoudite, et ce n'est pas non plus laïque comme la France. C'est un espace d'équilibre fragile.

La communication est tout un art. Les Ouzbeks détestent le conflit ouvert. Tu ne cries pas, tu n'humilies pas, tu n'insistes pas frontalement. Un "on verra" peut signifier non, un silence peut signifier non, un sourire peut signifier non. Règle invisible : ici, la forme compte autant que le fond. Si tu gardes un ton respectueux, même pour dire quelque chose de difficile, tu auras une chance de te faire entendre. Si tu t'énerves, tu perds.

La famille est partout. Tu vois des mariages gigantesques avec des centaines d'invités, des enfants qui courent dans les cafés, des cousins qui vivent à trois minutes les uns des autres. Le modèle est patriarcal : l'homme présente, la femme organise. Les jeunes femmes subissent parfois une pression sociale sur le mariage, les enfants, le comportement. Ne viens pas jouer le sauveur féministe : ce pays se transforme, mais à son rythme.

La vie rurale, elle, fonctionne sur la solidarité. Dans les villages, tout le monde se connaît, les voisins te dépannent, les portes sont ouvertes. Il y a peu d'individualisme et beaucoup de liens communautaires. Tu peux débarquer chez quelqu'un un soir d'hiver et repartir avec deux sacs de légumes et une histoire sur la guerre d'Afghanistan.

Le plov, le thé vert, les tapis, l'artisanat : ce ne sont pas des clichés, c'est le quotidien. Le plov n'est pas juste du riz : c'est le plat social, celui qu'on sert aux invités, celui qu'on prépare pour les fêtes, celui qui raconte qui tu es. Les tapis sont hérités, offerts, transmis. Le thé vert est plus important que le café dans la plupart des villes. Si quelqu'un te dit "viens boire un thé", ça veut dire "viens parler".

Astuce de survie : le thé se sert souvent avec la théière en hauteur et dans de petites tasses. Si on ne remplit pas ton verre à ras bord, ce n'est pas de la radinerie : c'est un signe de respect pour que tu puisses boire chaud et à ton rythme.

Navruz, en mars, c'est la fête du renouveau. Pas seulement une date sur le calendrier, mais un moment où les familles se réunissent, où on cuisine des plats spéciaux, où tu sens que le pays respire différemment. Si tu as la chance d'être invité, ne refuse pas. Tu comprendras plus de choses sur ce pays en une journée qu'en trois mois d'articles Wikipédia.

Les vêtements sont sobres mais élégants. Tu peux t'habiller comme tu veux, mais l'apparence est un message : propre, soignée, discrète. Personne ne te dira rien si tu es en short, mais tu sentiras que les regards changent. À éviter : se balader en mode touriste de plage. Ici, on montre du respect avec le vêtement.

La musique et la danse sont partout. Pas besoin de festival : un mariage, une fête de quartier, un anniversaire, tout peut devenir un dancefloor. Les Ouzbeks savent rire, chanter, danser, célébrer. Ils ne font pas semblant d'être heureux : ils le sont quand ils partagent. Et si on t'invite à danser, tu y vas. Même si tu danses mal. Surtout si tu danses mal.

## 1.4 Environnement politique et libertés

L'Ouzbékistan n'est pas une démocratie nordique avec débats télévisés et éditos incendiaires. Le pays fonctionne sous un régime présidentiel solide, centralisé, réformiste dans son discours, autoritaire dans sa structure. Tu le sens dès que tu t'intéresses à la politique : il n'y a pas vraiment d'opposition visible, pas de contestation publique organisée, pas de slogans accrochés aux murs. Ce n'est pas la terre des révolutions citoyennes. C'est un État qui veut avancer vite, sans fissures et sans bruit.

Ce n'est pas non plus l'obscurité totale. Depuis 2017, le pouvoir cherche à moderniser l'image du pays : plus d'ouverture, plus d'échanges internationaux, quelques réformes, un ton moins rigide que sous l'ère Karimov. Mais ne te méprends pas : les changements se font dans le cadre fixé par le pouvoir, pas contre lui, jamais à côté, encore moins en face. Le message est clair : tu peux vivre tranquillement, entreprendre, voyager, travailler... tant que tu ne touches pas aux fondations.

La presse existe, elle parle, elle critique un peu, mais doucement. Les médias officiels restent prudents, les journalistes indépendants savent jusqu'où ils peuvent aller. On n'envoie pas un reporter en prison pour une phrase maladroite, mais la ligne rouge est connue de tous. Les grands scandales n'apparaissent pas dans les journaux, ils circulent dans les taxis, lors des cafés partagés, dans les rumeurs discrètes. Ici, l'information est une danse : jamais frontale, jamais brutale.

Astuce de survie : si tu veux comprendre la réalité locale, tu lis deux sources en parallèle, une officielle, une officieuse, et tu fais ta synthèse. Ce pays est plus transparent qu'il ne l'était, mais pas assez pour prendre chaque communiqué gouvernemental comme vérité absolue.

Internet fonctionne, mais avec un filet. Les réseaux sociaux sont ouverts, YouTube aussi, Telegram est roi, on peut critiquer gentiment le prix du plov ou l'état des trottoirs. Mais si tu t'attaques à la politique ou à la religion de manière frontale, la connexion devient étonnamment capricieuse. Règle invisible : on peut tout dire, tant que ça n'est pas dit trop fort ou trop directement. Tu peux lire ce que tu veux, regarder ce que tu veux, mais certains sujets sont surveillés et tu le devines sans avoir besoin d'explications.

La justice existe, mais elle prend son temps. Les procédures sont lentes, complexes, imprévisibles. Les avocats indépendants existent mais sont rares. Les petites corruptions ne sont pas une légende : elles n'apparaissent pas sur les affiches, mais dans les sourires et les sous-entendus. Ce n'est pas un pays où tu vas devant un tribunal pour obtenir ton droit dans la semaine. Tu négocies, tu anticipes, tu évites les conflits. Les étrangers, heureusement, sont rarement concernés.

La police est partout. Des uniformes dans les gares, dans le métro, dans les rues, autour des bâtiments administratifs. Pourtant, ce n'est pas une présence agressive. On contrôle, on observe, on sécurise. Les étrangers sont généralement laissés tranquilles. Tu peux marcher la nuit sans problème, prendre un taxi, traverser un marché sans te sentir surveillé. La sécurité est réelle, et elle rassure.

À éviter : plaisanter sur la police, l'armée, le président ou la religion en public. Ce qui est drôle à Paris ne l'est pas forcément à Tachkent. Le pays a une mémoire lourde et une méfiance envers les provocations. Tu veux faire de l'humour ? Parle du climat, des taxis ou des coupures d'internet, pas du pouvoir.

Les rassemblements publics sont encadrés. Pas de grandes manifestations de rue, pas de sit-in improvisés, pas de slogans brandis. Ce pays a décidé que la stabilité valait plus que le chaos politique. Tu peux discuter en privé, débattre entre amis, commenter les réformes, mais si tu penses organiser une marche citoyenne, oublie. Personne ne te suivra, et l'État te rappellera que ce genre d'initiative est réservée aux films.

La religion est présente mais surveillée. Les mosquées fonctionnent, les fidèles prient, les fêtes religieuses sont célébrées. Mais l'État garde un œil sur tout ce qui touche au religieux. Pas de prédicateurs improvisés, pas de groupes radicaux, pas de prêches enflammés. Les mosquées sont sous supervision, les imams sont formés officiellement, et tout le monde s'y retrouve : une pratique tranquille, sans excessifs ni fanatiques.

Conseil d'initié : même si tu n'es pas croyant, apprends quelques codes, ne critique pas la religion, respecte le Ramadan, évite de boire ou fumer en public devant une mosquée, et tu vivras sans la moindre tension. La tolérance ouzbèke fonctionne tant que tu en respectes les règles implicites.

En tant qu'expatrié, tu te sens vite dans une bulle. Tu travailles, tu vis, tu voyages, tu vas au marché, tu rencontres des gens. Personne ne vient fouiller ton téléphone, personne ne t'espionne, personne ne t'interroge. C'est l'un des paradoxes du pays : politiquement verrouillé, mais socialement paisible. La liberté est plus large dans la vie quotidienne que sur le plan institutionnel.

Le pays préfère la stabilité à l'improvisation. C'est le deal. Tu n'aimes pas ? Tu es libre de partir. Tu veux vivre tranquille ? Tu es au bon endroit. Tu veux influencer le système ? Mauvais pays. Tu veux simplement respirer, travailler, construire une vie sans sirènes ni casse, alors tu vas te sentir étonnamment bien.

À la fin, retiens une chose : l'Ouzbékistan n'est pas un pays où l'on se bat contre l'État. C'est un pays où l'on vit sous l'État, et où l'État te laisse vivre. Tant que tu ne confonds pas liberté personnelle et militantisme public, tu profiteras d'une stabilité que beaucoup d'expats ont cherchée ailleurs sans la trouver.

## 1.5 Fractures internes et tensions

Pour comprendre l'Ouzbékistan, tu dois accepter une chose : ce n'est pas un bloc homogène. Il y a plusieurs pays dans le pays, plusieurs vitesses, plusieurs réalités. Tachkent, Samarcande et Boukhara vivent dans le présent modernisé. À quelques heures de route, tu tombes dans des villages où le temps avance au rythme des saisons, où la vie communautaire est plus forte que l'administration, et où l'État est une présence lointaine. Cette fracture ville-campagne est immense, et tu la ressens dès que tu sors des capitales régionales.

Dans les grandes villes, les cafés ont du Wi-Fi, les universités attirent des étudiants étrangers, les supermarchés ressemblent à ceux d'Europe de l'Est, et les jeunes veulent étudier, voyager, créer des entreprises. À la campagne, les loyers sont bas, la nourriture est locale, les traditions sont fortes, les mariages commencent tôt, et la famille élargie reste la cellule dominante. Ce n'est pas une opposition violente, mais un écart de mode de vie. Tu peux passer en une journée d'un coworking moderne à Tachkent à une maison en terre dans la vallée de Ferghana où l'on te sert du thé sous un mûrier. À aucun moment tu ne sens du mépris : chacun connaît la réalité de l'autre, mais chacun vit dans sa logique.

Minorités russes, tadjikes, kazakhes, coréennes : le pays est un puzzle ethnique hérité de l'URSS. La coexistence est généralement calme, sans tensions visibles. Tu peux entendre trois langues dans un marché, et personne n'en fait une affaire d'État. Pourtant, les inégalités culturelles existent. Les russophones ont longtemps occupé les postes administratifs ou techniques. Les populations rurales ouzbekes, plus traditionnelles, ont gagné en importance après l'indépendance. Les Tadjiques sont nombreux à Samarcande et Boukhara, mais rarement représentés dans la haute administration. Ce n'est pas explosif, c'est silencieux. Règle invisible : chacun a sa place, mais pas au même étage.

À éviter : penser qu'on peut analyser ces communautés avec le schéma occidental du "vivre-ensemble". Ici, ce n'est pas un débat. C'est un héritage historique. On n'en parle pas, on le vit.

Les inégalités régionales sont un chapitre à part. À l'ouest, le Karakalpakstan, région aride frappée par la disparition du lac Aral, est pauvre, isolée, peu désignée dans les brochures touristiques.

L'économie y est fragile, les infrastructures limitées, et les opportunités rares. Une partie de la jeunesse quitte la région pour travailler ailleurs, parfois à l'étranger. À l'est, autour de Tachkent, Samarcande, Ferghana, tout va plus vite : routes, écoles, universités, commerce. Le pays investit là où il récolte, et c'est logique... politiquement et économiquement.

Ce déséquilibre a déjà créé des tensions, mais elles restent contenues. Les revendications sont locales, pas idéologiques. Tu n'entends pas de discours de rupture, mais plutôt une fatigue silencieuse de ceux qui vivent loin des centres de décision.

La mémoire soviétique est un fantôme qui ne quitte jamais la pièce. Une partie de la population regrette l'ordre, la sécurité, la certitude d'avoir un salaire, un logement, une retraite. Une autre partie veut s'émanciper, tourner la page, construire une identité nationale moderne. Ce tiraillement se voit jusqu'aux visages des bâtiments : mosaïque islamique médiévale à gauche, statue d'astronome à droite, panneau publicitaire pour une université privée dirigée par des entrepreneurs revenus de Turquie. Rien n'a été entièrement effacé. Tout cohabite.

Conseil d'initié : si tu discutes avec des gens âgés, tu entendras la nostalgie soviétique sans filtre. Si tu parles avec des jeunes, tu entendras la fierté nationale et l'envie de s'ouvrir. Les deux discours sont vrais, et se respectent.

La religion est modérée, mais surveillée. L'État ne plaisante pas avec les groupes radicaux : arrestations, surveillance, contrôle des prêches. Les mosquées fonctionnent, les fidèles prient, mais tout est sous pilotage. Les gens pratiquent dans un cadre stable, sans pression, sans propagande. Cela rassure la majorité, et cela évite les dérives. On peut être croyant, pratiquant, ou discret, personne ne te regarde de travers, tant que tu restes dans la norme sociale.

Astuce de survie : ne commente jamais la façon dont un peuple pratique sa religion. Tu n'as pas les codes, pas l'histoire, pas les cicatrices qui expliquent le système. Ici, la religion est une affaire privée... cadrée par l'État.

Ce qui surprend en Ouzbékistan, c'est que ces fractures ne deviennent pas des conflits ouverts. Il y a des écarts, des frustrations, des différences de mode de vie, mais pas de guerre interne. Le pays avance comme une grande famille : avec des oncles qui râlent, des cousins ambitieux, des grand-mères nostalgiques, mais personne ne renverse la table.

Ce que tu dois retenir : l'Ouzbékistan est jeune, mais ses cicatrices sont anciennes. Il se reconstruit sans bruit, à son rythme. En tant qu'expatrié, tu n'es ni arbitre, ni observateur neutre. Tu es un invité. Et si tu respectes cette position, tu verras quelque chose de rare : un pays qui évolue sans s'effondrer.